

HOMELIE DE NOEL, LE 24 DECEMBRE 2024

Le récit de la nativité de Jésus, une parole qui nous parle dans notre présent

Luc est l'évangéliste qui raconte avec force détails la naissance de Jésus (Lc 2, 1-20) : un récit riche de poésie, mais aussi des aspects surprenants et polémiques. Sa structure est déjà très significative : le récit comporte trois mouvements : le fait (2, 1-7), l'annonce (2, 8-14) et l'accueil (2, 15-20). Ce récit ne cherche pas à raconter comment Jésus est né, mais à transmettre un message théologique : Dieu s'est fait homme. Il faut donc accueillir ce récit comme une parole qui nous parle dans notre présent.

- Premier-né

En Lc 2, 7, on lit : « Marie enfanta son fils premier-né » (*prôtotokos*, en grec). Qu'est-ce que cela signifie ? Le premier-né n'est pas nécessairement le premier d'une série continue. Le mot « premier-né » ne renvoie pas à une numérotation qui se poursuit, mais indique une qualité théologique exprimée dans les recueils de lois d'Israël les plus anciens. Dans les prescriptions pour la Pâque se trouve la phrase : « Le Seigneur parla à Moïse et dit : 'Consacre-moi tout premier-né, prémices du sein maternel, parmi les Israélites. Homme ou animal il est à moi » (Ex 13, 1-2). « Tous les premiers-nés de l'homme, parmi tes fils, tu les rachèteras » (Ex 13, 13). Ainsi la parole sur le premier-né est même déjà un renvoi anticipé au récit sur la présentation de Jésus au Temple. De toute manière, par cette parole on indique une appartenance particulière de Jésus à Dieu.

En outre, ni Matthieu (cf. 1, 25) ni Luc ne s'intéressent d'une façon particulière à la maternité de Marie après la naissance de Jésus. Si Luc avait voulu de façon positive affirmer la perpétuelle virginité de Marie, il aurait pu appeler son fils *monogenês*, « fils unique », expression qu'il emploie ailleurs (7, 12 ; 8, 42). Il faut dire aussi que *prôtotokos* est quelquefois employé pour signifier « fils unique », comme dans les psaumes de Salomon (13, 8 ; 18, 4) et 4 Esd 6, 58. Et une pierre tombale trouvée près de l'ancienne Léontopolis en Egypte parle d'une femme juive qui mourut en donnant naissance à un *prôtotokos*. Ce terme pouvait donc être employé même dans le cas d'un seul enfant. La communauté juive de Léontopolis savait bien, en parlant de son « premier-né », que c'était le premier et le dernier.

Il est donc prouvé avec une certitude entière que saint Luc a pu appeler Jésus-Christ « le fils premier-né » de Marie, plutôt que son fils unique, tout en sachant pertinemment que, non seulement le fait, mais encore la possibilité d'enfants ultérieurs de Marie était exclue.

La théologie paulinienne a développé ultérieurement la pensée au sujet de Jésus comme premier-né en deux étapes : en Rm 8, 29 et en Col 1, 15.16.18. Chez Luc, on veut

souligner que le premier-né de l'univers est arrivé au milieu de nous. Ce terme implique que le premier-né parmi tant de frères est descendu pour faire de nous des frères et des sœurs, bref une fraternité.

-Bergers

La naissance de Jésus n'est pas un mythe. Elle est un événement historique. Jésus est né à l'époque de l'empereur romain César Auguste et au temps où Quirinius était gouverneur de Syrie. L'empereur Auguste était dominateur du monde méditerranéen de l'époque, auquel était soumise même la Palestine. Il s'est fait considérer comme prince de la paix, sauveur, garant de l'ordre et du bien-être. Il est présenté ici dans une des fonctions plus typiques d'un souverain. A chaque époque, le pouvoir politique organise un recensement des sujets en vue d'inviter le plus grand nombre possible des gens au paiement des impôts. Auguste avait ordonné par un décret qu'on recense tous les habitants de la terre¹. Or, le recensement est interdit dans l'AT, car c'est Dieu seul qui doit connaître le nombre effectif de son peuple ; c'est lui seul qui détient le secret de son peuple. C'est donc dans un contexte où l'autorité politique romaine domine, ordonne, décide... que le Fils de Dieu vient de naître.

Ce recensement permet à l'évangéliste Luc de faire naître Jésus de Nazareth à Bethléem. Sans le savoir, l'empereur contribue à l'accomplissement de la promesse : l'histoire de l'Empire romain et l'histoire du salut, commencée par Dieu avec Israël, se pénètrent mutuellement. L'histoire de l'élection faite par Dieu, jusqu'alors limitée à Israël, entre dans l'étendue du monde, de l'histoire universelle. Dieu, qui est le Dieu d'Israël et de tous les peuples, se montre comme le guide de toute l'histoire.

En hébreu, Bethléem veut littéralement dire « maison du pain ». Bernard de Clairvaux prolonge la portée symbolique de cette ville en disant que Jésus, né à Bethléem, est le « Pain vivant descendu du ciel ». Il est notre nourriture. A Bethléem, nous découvrons que Dieu n'est pas quelqu'un qui prend la vie mais celui qui donne la vie.

Bethléem était regardée comme la « ville de David » (Jn 7, 42), parce que celui y avait reçu l'onction royale (1 S 16, 4.18). Il était important que Jésus naisse à Bethléem, pour que la prophétie de Michée (Mi 5, 1) se réalise en lui : « celui qui devait gouverner Israël » sortirait de Bethléem Ephrata. D'après cette promesse de Michée, Jésus est le Pasteur d'Israël attendu.

La naissance de Jésus se passe dans la ville de David. L'origine davidique de Jésus importait beaucoup. Car Israël attendait comme messie un descendant de David (2 S 7, 12-

¹ Nous ne voulons pas entrer dans le débat des historiens autour de l'historicité du recensement. Les raisons se trouvent dans tous les commentaires récents de l'Évangile selon saint Luc.

16 ; Ps 2, 7). Pour le faire entrer dans la lignée davidique, Dieu a choisi Joseph qui était « de la maison et de la descendance de David ». La naissance de ce descendant de David se passe non dans un palais mais dans une pièce réservée aux animaux : elle est donc humble et cachée. Plus tard, Jésus dira : « Les renards ont des tanières et les oiseaux du ciel des nids, mais le Fils de l'homme n'a pas où reposer la tête » (Lc 9, 58). Il a commencé son parcours terrestre dans une mangeoire. Il est « emmailloté et couché dans une mangeoire ». Comment le messie, Seigneur et Sauveur, peut-il naître dans une mangeoire ? Ce sont des signes de faiblesse, de pauvreté, de vulnérabilité. « Qui donc est Dieu, si démuné, si grand, si vulnérable ? » (*Hymnes à Laudes*, Samedi I). L'enfant naît non seulement dans des conditions de pauvreté extrême, mais les premières personnes auxquelles il se manifeste sont des pauvres, des hommes sans considération dans le monde. Car, seuls, les bergers – les gens simples - pouvaient croire et accepter un tel signe : « Vous trouverez un nouveau-né enveloppé de langes et couché dans une crèche ».

Ce sont les bergers qui reçoivent en premier l'annonce, c'est-à-dire les pauvres et les petits. C'est l'ange du Seigneur qui annonce l'identité de cet enfant : il est le Sauveur, le Christ, le Seigneur ; ceci est inaccessible aux hommes, Dieu seul peut révéler cette identité. C'est aux pauvres, aux simples et aux petits que l'Enfant-Jésus se révèle, comme il le dira plus loin : « Je te bénis, Père, d'avoir caché ces choses aux sages et aux intelligents et de les avoir révélées aux tout-petits » (Mt 11, 25). Ainsi, ce sont les pauvres qui sont les dépositaires des mystères du Royaume. Le Seigneur veut que nous devenions comme eux. « Qui donc est Dieu, s'il faut pour le trouver un cœur de pauvre ? » (*Hymne à Laudes*, Samedi I).

Mais les bergers ne sont pas uniquement symboles des hommes simples, des pauvres et des pécheurs, mais ils sont aussi des veilleurs de troupeau, des veilleurs de nuit. Jésus recommande la même attitude spirituelle à ses disciples, dans l'attente de son retour. Veillez, dit Jésus, car vous ne savez ni le jour, ni l'heure ! Si cet enfant Jésus est né la nuit, c'est nous dire qu'il est venu nous réveiller du sommeil sous toutes ses formes. Il vient nous réveiller de l'injustice, de la violence, de la haine, de la paresse, de l'égoïsme, de l'hypocrisie, de la médiocrité, de la division... Ce sont là quelques formes de léthargie qui plongent notre société dans les ténèbres du péché. C'est du péché qu'il est venu nous sauver (Mt 1, 21). C'est ainsi qu'il est salué comme un Sauveur. Le vrai Sauveur n'est pas l'empereur Auguste, mais l'Enfant-Jésus qui vient de naître.

La mangeoire est le lieu où les animaux trouvent leur nourriture. Cependant, dans la mangeoire est présent couché celui qui s'est désigné lui-même comme le vrai pain descendu du ciel – comme la vraie nourriture dont l'homme a besoin pour son être de personne

humaine. Il est la nourriture qui donne à l'homme la vraie vie, la vie éternelle. De cette façon, la mangeoire devient un renvoi à la table de Dieu, à laquelle l'homme est invité, pour recevoir le pain de Dieu.

-Evangile

C'est ainsi que la naissance du Sauveur est qualifiée d'*évangile*, c'est-à-dire de bonne nouvelle, de joyeuse nouvelle, de message de joie et de victoire. Elle va provoquer « une grande joie ». La présence de l'Enfant Jésus apporte la joie. C'est l'éclatement de la joie. C'est ainsi que Noël est un jour de joie, d'allégresse. Malheureusement, nous annonçons la joie à un monde privé de joie. Et chacun de nous sait, par expérience, que, sans la joie, la vie n'a pas de sens. Or, la joie de Noël est le don que Dieu fait à l'homme en tant que Créateur et Sauveur. La joie est causée par la libération de l'esclavage du péché que nous apporte l'Enfant-Jésus.

Cette joie de Noël, nous pourrions la partager avec tous ceux et toutes celles qui nous entourent. Ce qui veut dire que la naissance de l'Enfant-Jésus perturbe notre style de vie habituel et nous oblige à adopter une nouvelle manière de vivre face à Dieu et face aux hommes.

-Pas de place dans la salle commune

Luc dit que, pour Joseph et Marie, il n'y avait pas de place dans la salle commune. Cette nouvelle du manque de place dans la salle commune, l'évangéliste Jean l'a approfondie et l'a ramenée à l'essentiel quand il écrit : « Il est venu chez les siens, et les siens ne l'ont pas reçu » (Jn 1, 11). Ainsi, la grande question que nous devrions nous poser, est celle-ci : avons-nous vraiment de la place pour Dieu, quand il cherche à entrer chez nous ? Avons-nous du temps et de l'espace pour lui ? Dieu a-t-il vraiment une place dans notre pensée ?

Prions le Seigneur afin que nous devenions vigilants envers sa présence, afin que nous entendions quand il frappe de manière discrète mais insistante à la porte de notre être et de notre vouloir. Prions-le afin qu'il se crée au fond de nous-mêmes un espace afin que le Seigneur nous ouvre lui-même à l'amour du prochain, à l'amour des faibles et des petits. La grâce à demander, en la nuit de Noël, est bien accueillir l'Enfant Jésus et de lui faire place dans nos vies afin que notre vie chrétienne reflète davantage la vie de Jésus.

Celui qui est né aussi hors de la porte de la ville, sera crucifié hors de la porte de la ville (cf. He 13, 12). Cela doit nous faire réfléchir, nous renvoyer au renversement des valeurs qu'il y a dans la figure de Jésus-Christ. Depuis sa naissance, il n'appartient pas à ce milieu qui, selon le monde, est important et puissant. Mais justement cet homme insignifiant et sans pouvoir se révèle comme le vraiment Puissant, comme celui, en fin de compte, dont tout

dépend. Fait donc partie du fait chrétien le fait de sortir de ce que tous pensent et veulent - des critères dominants -, pour entrer dans la Lumière de la Vérité sur notre être et rejoindre le juste chemin avec cette lumière.

-L'hymne de louange

Il y a une autre parole dans le récit de Noël sur laquelle je voudrais réfléchir avec vous : l'hymne que les anges entonnent après le message concernant le Sauveur nouveau-né : « Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes qu'il aime ». Cet hymne s'adresse à Dieu et à l'humanité. A Dieu est adressé une louange et aux hommes une bénédiction. L'hymne nous invite à ne pas idolâtrer le don, mais plutôt à nous tourner premièrement vers l'auteur du don et deuxièmement vers les bénéficiaires du don qui vivent dans la paix. La paix sur la terre entre les hommes est en relation avec la gloire de Dieu au plus haut des cieux. Ce qui implique ceci : la communauté chrétienne dans la mesure où elle rend gloire à Dieu, elle doit être signe et instrument de paix entre les hommes. Et là où on rend gloire à Dieu, là où Dieu est adoré et connu, il doit y avoir la paix. Malheureusement, nous prions beaucoup, mais nous ne nous efforçons pas pour devenir des faiseurs de paix.

En venant dans ce monde, Jésus amène avec lui la paix : « paix aux hommes qu'il aime » (Lc 2, 14). Avant sa Passion et son départ de ce monde, le Christ nous laisse en héritage la paix : « Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix » (Jn 14, 24). Enfin, au soir de sa résurrection, il dit par deux fois aux disciples : « Paix à vous ! » Ainsi donc, à toutes les étapes de sa vie, Jésus apporte la paix : la paix à Noël, la paix à Pâques, la paix à tout instant. La volonté du Seigneur est, en effet, que la paix puisse régner entre les hommes.

-Dieu s'est fait homme

Dans la Sainte Nuit, Dieu lui-même s'est fait homme pour que l'homme devienne pleinement homme. Et une société ne devient humaine qu'à condition que ses membres donnent le meilleur de leur humanité. Humaniser nos sociétés est l'immense défi collectif qui nous attend.

En venant dans le monde, Jésus a aussi révélé la dignité de l'homme. Dès lors, il a donné à tout être humain une dignité incomparable, une dignité divine. Voilà qui justifie le combat pour l'homme et pour sa dignité, pour l'instauration des régimes politiques qui respectent la dignité de la personne.

De plus, le fait que Dieu a pris notre corps nous invite à reconnaître que notre corps est apte à accueillir le Verbe de Dieu. Il est capable de Dieu. Le corps est capable de relation. Il m'ouvre à la présence d'autrui et il me permet en retour de me rendre présent à l'autre. Aide-nous Seigneur à ne pas priver le corps de sa capacité à entrer en relation, à s'ouvrir à l'autre

présence, à accueillir l'autre personne et à servir l'autre. En un mot, n'amputons pas le corps de sa dimension spirituelle et relationnelle.

-Allons à Bethléem

À peine les anges se furent-ils éloignés que les bergers se disaient entre eux : Allons jusque là-bas, à Bethléem et voyons cette parole qui s'est réalisée pour nous (cf. Lc 2, 15). Les bergers partirent donc en hâte vers Bethléem, nous dit l'évangéliste (cf. 2, 16). Les bergers sont partis en hâte. Une sainte curiosité et une sainte joie les poussaient.

Parmi les disciples du Christ d'aujourd'hui, il arrive peut-être très rarement que nous nous hâtions pour les choses de Dieu. Aujourd'hui, Dieu ne fait pas partie des réalités urgentes. Les choses de Dieu, ainsi pensons-nous et disons-nous, peuvent attendre. Pourtant, il est la réalité la plus importante, l'Unique qui, en dernière analyse, est vraiment important. Pourquoi ne devrions-nous pas être pris, nous aussi, par la curiosité de voir de plus près et de connaître ce que Dieu nous a dit ? Prions-le afin que la sainte curiosité et la sainte joie des bergers nous touchent nous aussi en ce moment, et allons donc avec joie là-bas, à Bethléem, vers le Seigneur qui, aujourd'hui aussi, vient de nouveau vers nous.

L'Enfant de la Crèche de Bethléem nous rappelle certaines vérités essentielles. Tout d'abord, il nous aide à prendre conscience de notre vocation divine. L'humanisation de Dieu entraîne la divinisation de l'homme. Ensuite, il attire notre attention sur la multitude d'enfants pauvres, démunis et nous invite instamment à la générosité, à la solidarité et au partage avec eux. Enfin, l'Enfant-Dieu nous exhorte au combat pour la dignité humaine.

Père Valentin Ntumba Kapambu, ocd